

De l'éducation de la femme et de l'influence de la religion sur son éducation

Autor(en): **Péter, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **11 (1859)**

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549557>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de la répandre à flots dans les masses, d'extraire de nos annales, de nos histoires l'or le plus pur, de le fondre pour le jeter en billon au peuple. Cette tâche est belle, elle est honorable, et même seule, on pourrait en être fier. Nous l'avons vu, notre compatriote est mieux que cela : il est à la fois écrivain sérieux et auteur populaire, son front ceint une double couronne. Quand la Suisse le compte avec orgueil parmi ses hommes distingués, il est permis à Neuchâtel et à Porrentruy de revendiquer une part de cette gloire ; si petite qu'elle soit, elle nous autorise à inscrire le nom de H.-Eusèbe Gaullieur dans notre Panthéon jurassien.



DE L'ÉDUCATION DE LA FEMME,¹

et de l'influence de la religion sur son éducation,

par A. PÉTER.

De tout temps, parmi les peuples civilisés, et surtout parmi les nations chrétiennes, il a été reconnu que les personnes du sexe ont le même droit que les hommes, à réclamer l'instruction et une bonne éducation. Les femmes n'ont-elles pas reçu les mêmes facultés que les hommes ? et l'influence qu'elles exercent sur leurs enfants et sur toute la société, peut-elle être évaluée trop haut ? C'est à la mère, qu'il appartient essentiellement de travailler à ce que le cœur de ses enfants s'ouvre aux affections tendres, et aux douces émotions de la

¹ Nous nous empressons de déclarer que nous avons consulté plusieurs ouvrages recommandables, tels que ceux de Vinet, Gauthey, Lochmann, Naville, M^e Necker de Saussure, Rollin, Fénelon, etc.

sympathie. Les mères nous donnent nos premiers sentiments et nos premières idées ; c'est d'elles que partent pour nous les premiers rayons de courage , de compassion , d'amour et de grâce ; c'est avec elles que la Providence commence à écrire sa volonté dans le cœur de l'homme. Telle était la pensée de Pestalozzi. « Oui , disait-il , la mère est douce et » douée par le Seigneur lui-même, de toutes les qualités qui » doivent la rendre propre à devenir l'agent principal du dé- » veloppement de son enfant. Personne ne désire plus vive- » ment qu'elle le bonheur de celui à qui elle a donné le jour , » et d'ailleurs , quel pouvoir pourrait exciter une influence » aussi active que l'*amour maternel* , le plus doux et le plus » énergique de tous les sentiments de la nature ?

L'expérience prouve la vérité de ce que l'on assure si souvent , qu'une mère vertueuse , sensée et aimante, est la meilleure institutrice de ses enfants, du moins dans les premières années. L'amour maternel ! oui , voilà le premier moyen de développer le sentiment chez les enfants. C'est au sein du christianisme que l'amour dévoué se développe , et c'est à cette source divine qu'il faut aller le chercher.

Notre siècle a compris mieux que jamais l'importance de l'éducation des femmes. L'opinion publique s'est prononcée hautement contre cette éducation frivole qui a été quelque temps à la mode et qui ne méritait pas même le nom d'éducation. On exige aujourd'hui pour les personnes du sexe une éducation en harmonie avec la dignité de leur nature , et qui les mette en état d'accomplir soigneusement un jour les devoirs d'épouse et de mère. (*) Qu'est-ce en effet, je vous

(*) Quand il s'agit des limites à assigner aux connaissances des demoiselles, il faut se garder d'une erreur très-commune, qui consiste à croire que leurs connaissances n'ont pas besoin d'être aussi exactes et aussi solides que celles des jeunes gens. Il résulte de cette fausse idée que beaucoup de personnes du sexe ont l'esprit vide , ou ne connaissent les choses que superficiellement. Dans tout ce que les demoiselles apprennent , il faut de l'exactitude et de l'ordre. L'instruction de la jeune fille qui , presque toujours , est plus ou moins volage, et qui a déjà tant de penchant à la frivolité, doit par conséquent être plus particulièrement d'une manière sérieuse.

le demande, que cette instruction à fracas où il semble que tout soit donné au-dehors, où l'on prépare des jeunes filles brillantes et frivoles qui plaisent aux gens superficiels? Ainsi je suppose que les talents d'agrément soient placés au premier rang et que le principal soit sacrifié aux accessoires. Nous ne devons jamais perdre de vue que l'éducation des femmes est de la plus haute importance et qu'elle doit être solide avant tout. La faire brillante aux dépens de la solidité, c'est préparer bien des mécomptes, c'est fabriquer un jouet, parer une idole pour le monde.

Le développement des facultés de l'esprit ne peut pas être le même pour toutes les jeunes filles; il faut toujours voir en perspective leur destination particulière, et par conséquent varier leur instruction suivant la classe à laquelle elles appartiennent. Enfin il faut à la nouvelle génération une instruction solide basée sur la parole de Dieu, qui peut seule la protéger, la préserver du mal. Il serait aussi à souhaiter qu'on réformât le ton qui règne dans un grand nombre de réunions. Souvent au sortir d'une de ces coteries, on ne recueille dans sa mémoire que des traits de médisance et de calomnie. La cause de tout cela, c'est le manque d'instruction et de charité.

De bonne heure, il faut intéresser la jeune fille aux affaires de la maison, lui enseigner à se rendre utile par de petits services, et lui faire acquérir de l'adresse; il faut qu'elle apprenne à mettre du soin, de l'application et de l'ordre dans tout ce qu'elle fait. La ponctualité et le bon emploi du temps, voilà deux choses qu'il est important de recommander sans cesse. « Enfants! disait Napoléon 1^{er} aux élèves d'une école, » souvenez-vous que tout moment mal employé ici est le germe » de quelque chagrin qui vous attend dans l'avenir. »

La diligence et le talent d'administrer un ménage étant des vertus capitales pour les femmes, il faut que la jeune fille s'habitue à travailler pour ainsi dire sans relâche, et avec persévérance, il faut qu'elle sache renoncer, quand cela est nécessaire, aux commodités de la vie, et sacrifier les récréations quand un devoir à remplir l'exige. Elle doit ressentir

une vive joie à chaque progrès qu'elle fait, désirer ardemment de réussir dans tout ce qui est de la sphère des femmes, et de s'accoutumer à une sage économie. Pour acquérir ces vertus domestiques, il faut encore l'exemple de la mère. Les visites fréquentes des jeunes filles entre elles, tout innocentes et insignifiantes qu'elles puissent être, les rendent non-seulement causeuses, mais encore paresseuses, et nourrissent le penchant aux distractions. Si les sociétés que fréquentent les demoiselles ont pour but les plaisirs mondains, le penchant pour les jouissances de ce genre ne tarde pas à naître chez elles et souvent elles deviennent légères, vaniteuses et même fausses.

On ne saurait du reste trop rappeler aux jeunes personnes que tout ce qui n'a rapport qu'à l'extérieur passe vite, tandis qu'au contraire les charmes d'un esprit bien cultivé ne vieillissent jamais, et méritent les suffrages des hommes éclairés. Il faut donc que, de concert avec l'instruction, l'éducation travaille à former l'esprit des jeunes personnes à une activité intérieure, pour qu'elles soient capables, non-seulement de réfléchir à ce qu'elles ont à faire, mais aussi à s'élever par la pensée au-dessus de leur sphère accoutumée; afin que leur imagination se portant sur des idées dignes de les occuper ne se laisse pas aller à des rêveries vagues auxquelles leurs travaux mécaniques pourraient facilement les entraîner. Un esprit serein et gai dans une femme sera un moyen sûr pour faire régner la joie et le plaisir dans une vie qui, si souvent, est troublée par des maux de tout genre.

Une jeune fille raisonnable doit se défier de deux forces qui sont en elle et qui ont besoin d'être dirigées : l'imagination et le cœur.

L'imagination lui fait voir les objets sous des couleurs qui ne sont pas leurs couleurs véritables; elle les pousse, de conjectures en conjectures, jusqu'à des chimères qui n'ont rien de commun avec la réalité; elle leur fait prendre en aversion les idées positives, et leur inspire le goût des fri-

volités, elle rêve un monde plein de charmes, où il n'y a que des visages riants, des plaisirs et des fêtes.

Le cœur qui est le foyer des impressions honnêtes et du dévouement chrétien, peut devenir, s'il est trop livré à lui-même, un piège aussi dangereux que l'imagination. Une sensibilité malade, entretenue par de creuses rêveries, dénature les sentiments, ouvre des sources de chagrins sans motif, rend la jeune fille susceptible, difficile, indolente, et l'empire des nerfs remplace celui de la raison. On a assez de maux à supporter sans y ajouter ceux qui n'existent que dans un cerveau malade. Il y a des gens qui se plaignent, par exemple, d'avoir à travailler, oubliant que le travail est une consolation en même temps qu'un devoir à remplir. Une tâche à remplir n'est un malheur que pour la paresse, et la paresse n'a droit qu'au mépris. Au nombre des qualités morales que l'éducation cherche à donner à tout élève, il y en a que l'on aime à trouver, à un degré tout particulier, chez les personnes du sexe ; ce sont des qualités qui sont de la plus haute importance pour le bonheur des femmes, eu égard à leur destination et à leurs rapports avec la société en général. Ces qualités sont : la délicatesse du sentiment, la cordialité, la douceur, la condescendance, la patience, la modestie, l'humilité, la complaisance, la prévenance, l'activité, la ponctualité, la politesse et cette propreté que n'empêche point même le manque de fortune : une noble retenue dans la manière d'être et de s'exprimer, un amour pour les autres qui fait qu'on s'oublie soi-même, la modération dans les désirs, le contentement de ce qu'on possède sont, sans contredit, des traits caractéristiques de la femme.

Un succès espéré vous manquera, une nouvelle fâcheuse viendra vous troubler ; une amitié s'obscurcira de quelques nuages. Recourez au grand Consolateur et vous trouverez la force de supporter la peine présente et d'attendre des jours meilleurs. Quelques-unes de ces qualités peuvent dégénérer en une trop grande irritabilité, et devenir de la violence et de l'entêtement ; d'autres se changent en prétentions et en

vanité d'où peuvent naître l'envie, le dénigrement et l'injustice envers les autres. « L'œuvre de l'éducation ¹ est avant tout une œuvre d'autorité, de respect et d'obéissance. »² On l'a trop oublié dans ce siècle où la mollesse avec laquelle on

¹ « Instruire n'est pas élever ; l'instruction chrétienne n'est pas l'éducation chrétienne ; c'en est une partie, sans doute, mais une partie seulement, et qui n'est peut-être pas la plus importante. Instruire, en effet, c'est agir sur la raison et sur le cœur ; élever, c'est agir sur la conscience et sur la volonté, ces deux puissants leviers avec lesquels on soulève la vie. A quoi sert-il donc, je vous prie, que vous appreniez à l'enfant, d'une manière théorique, qu'il doit aimer Dieu, combattre le mal, être doux, humble, complaisant, véridique, si vous ne prenez pas soin de le conduire pour ainsi dire par la main, pas à pas, dans la route que vous voulez l'accoutumer à suivre : si vous ne prenez pas soin de l'y ramener toutes les fois qu'il s'en écarte, de réveiller sa conscience toutes les fois qu'elle s'endort, de discipliner, en un mot, au joug sérieux de l'obéissance et du devoir, sa volonté, ses habitudes, son caractère, sa conduite ; si vous ne savez pas, à propos, défendre, reprendre, prévenir, punir ? Punir, j'ai dit le mot, ce mot beaucoup trop effacé de l'éducation de nos jours, mais qu'on ne saurait effacer de la Bible : « Châtie ton enfant pendant qu'il y a de l'espérance, et n'écoute point ses plaintes ; corrige ton enfant, et il te mettra en repos, et il donnera du plaisir à ton âme. » (Proverbe 19, v. 18. 29 v. 17.) Qui est-ce qui parle ainsi ? C'est la parole de Dieu : mais on l'oublie ou l'on se croit plus sage qu'elle, et que voit-on ? des enfants qui savent tout, tout au monde, excepté la première des sciences, le principe même de la sagesse, — craindre Dieu, obéir. Ah ! les parents faibles : voilà l'un des grands maux de la société actuelle ! Dans d'autres temps on a pu, on a dû peut-être insister auprès des pères et des mères sur l'autre trait de l'éducation domestique, la bonté, la douceur ; aujourd'hui il faut insister sur celui-ci : la sévérité, la fermeté. Autrefois on a pu, on a dû peut-être leur dire avec l'apôtre : « N'aigrissez pas vos enfants. » Ne les aigrissez pas par l'abus d'une autorité tyrannique ; aujourd'hui, le danger n'est pas là, il est dans l'excès contraire, dans le laisser-aller d'une éducation de plus en plus relâchée. L'esprit d'indépendance, l'esprit d'insubordination, disions-nous, est le trait dominant de la jeunesse de notre époque : il est vrai, mais n'est-ce pas trop souvent la faute des pères et des mères ? On ne les respecte pas : mais savent-ils se faire respecter ? On désobéit à leurs ordres ; mais exigent-ils l'obéissance ? On secoue comme incommode le joug de leur autorité : mais ne sont-ils pas les premiers à se désarmer par une fatale indulgence, par une coupable faiblesse. » (Tournier, pasteur.)

² Un jeune enfant qui aime ses parents et qui les respecte, leur obéit avec zèle, avec joie pour le seul plaisir de les contenter. Ainsi les parents doivent exercer sans crainte l'autorité que Dieu leur a confiée.

conduit les enfants est bien souvent la cause de leur ruine. Avec ces êtres faibles et dont la volonté est déjà pervertie, la fermeté est indispensable. Il faut les diriger d'une main ferme, user même de contrainte, lorsqu'ils ne veulent pas se soumettre à la loi du devoir ; mais on serait dans une grande illusion si l'on s'imaginait que par l'élément de la crainte, on pourra amener un renouvellement moral dans leur cœur et dans leur conduite.

Par la crainte, vous pouvez régler, jusqu'à un certain point la vie extérieure et publique ; mais vous ne pouvez pas aller au delà. Les moyens rigoureux feront peut-être des écoliers soumis au moins en apparence, mais jamais des enfants de franche volonté et sincèrement attachés à leurs devoirs.

Ce que vous ne pouvez pas faire par la sévérité, vous le ferez par la persuasion, qui forme et fléchit la volonté, par l'affection qui gagne le cœur, et par une autorité ferme qui soutient et décide, lorsque l'esprit est encore chancelant ou peu éclairé ; mais l'Évangile seul peut guider dans cette noble tâche.

L'Évangile est, à proprement parler, une discipline de la volonté. Toutes les vérités qu'il nous révèle, tous les préceptes qu'il renferme, ont une tendance éminemment pratique. Régler nos déterminations, les soumettre à la loi de Dieu, rétablir l'harmonie dans notre âme et l'ordre de notre vie, voilà son but. Gagner notre cœur, voilà le grand moyen qu'il met en œuvre.

L'éducation religieuse et morale, commencée sous le toit domestique, se continue dans l'école, puis dans le sein de l'Église.

Les personnes du sexe sont très-susceptibles d'impressions religieuses ; elles seront d'ailleurs, comme mères appelées à les communiquer à leurs enfants. Quels moyens plus efficaces peut-on leur offrir pour les préserver des dangers auxquels ils seront exposés, si ce n'est la crainte de Dieu, le respect de sa loi, une haine implacable pour le péché.

L'œuvre de l'éducation morale suppose avant tout le réveil de la conscience. Dieu l'a mise en nous, pour nous faire dis-

cerner le bien du mal, pour nous servir de guide et de soutien, à l'heure du combat contre les passions ; elle est comme l'écho des lois éternelles, comme un reflet de la sainteté souveraine.

L'homme a naturellement le sentiment qu'il y a au-dessus de lui un Etre infiniment puissant, qui domine sur toutes choses, auquel il doit obéir et qui un jour lui demandera compte de ses actes. Ce sentiment de l'obligation qui nous est imposée de faire la volonté de Dieu, de fuir le mal qu'il hait, et de faire le bien qu'il aime, constitue le sentiment moral, dont nous avons déjà reconnu la nature et l'origine.

Telle est la tendance instinctive et universelle du genre humain. « La religion ! la religion ! dit M. Guizot, c'est le cri de l'humanité en tous lieux, en tous temps, sauf quelques jours de crise terrible ou de décadence honteuse.¹ »

Privé du sentiment religieux, l'homme est un être perdu dans l'univers, n'ayant ni appui, ni espérance, ne voyant dans son passé et dans son avenir que des abîmes qui l'effraient. Mais la religion, en vivifiant le présent, jette sur notre passé et sur notre avenir les plus consolantes lueurs. Avec elle nous trouvons un appui, un guide, un but dont nous nous approchons sans cesse ; nous ne marchons plus dans les ténèbres ; le mystère de la vie est enfin expliqué !

Tel est le sentiment religieux dans son principe et dans sa simplicité première ; mais la révélation divine le développe, le fortifie, l'épure, l'éclaire et le revêt d'une douceur ineffable par la manifestation de l'éternel amour.

M^{me} de Stael² a dit avec raison : « La religion n'est rien, si elle n'est pas tout, si l'existence n'en est pas remplie. » Et Vinet³ a remarqué avec son énergie ordinaire, qu'un Dieu vers qui tout ne tend pas n'est rien.

L'enfant, dans son jeune âge, a des défauts à corriger, des

¹ *Méditations et études morales.*

² *De l'Allemagne.*

³ *Philosophie morale.*

qualités morales à acquérir, des obligations à remplir, des rapports à régler avec tout ce qui l'entoure. Bien plus, il a un cœur à donner à Dieu et une âme à sauver. Comment répondra-t-il, sous ce rapport, à sa destinée, sans le secours de la religion ? Si vous le laissez seulement quelques années sans le lier par l'idée de Dieu et de ses devoirs, le mal se développera chez lui d'une manière effrayante ; vous verrez l'égoïsme, la sensualité, l'orgueil, la disposition à la colère envahir rapidement son âme.

L'expérience a du reste suffisamment prouvé que l'on réussit très-bien à développer le sentiment religieux chez les enfants, et que cette piété réveillée dès les premières années, exerce la plus heureuse influence sur la vie tout entière.

Heureux ceux qui prennent l'habitude de la prière dès leurs premières années ! Elle ne tardera pas à se transformer pour eux en un besoin, qui se fera sentir pendant leur vie tout entière. La prière sera leur consolation dans les mauvais jours, leur force au temps de la détresse, leur sauvegarde à l'heure de la tentation et du danger.

Les enfants aiment en général ces dévotions domestiques. Quand on les en prive, c'est pour eux un chagrin. Le sentiment qui les y attache tient de très-près sans doute à celui qu'ils éprouvent pour leurs parents, mais par son moyen ils s'élèvent plus haut.

Nous remarquerons seulement que pour que ce culte leur soit profitable, il faut s'efforcer de le rendre simple, et ne pas le faire trop long.

Qu'il est doux de se trouver ainsi réunis au pied du trône de l'Éternel, père, mère, enfants, serviteurs, et de lui demander ensemble la force, la grâce et la vie.

« Le père ou la mère invoque le nom du Seigneur, prend
» la bible, en lit avec recueillement quelques lignes, et im-
» ploie la bénédiction d'en haut sur sa maison et sur ses
» chers enfants ; il sollicite pour eux, avec ardeur, la sagesse,
» la force, l'esprit de lumière et de vie. Voici, le jour s'a-
» chève, il les réunit de nouveau, il rend grâce avec émotion

» des bienfaits du Seigneur, il demande à Dieu son pardon
» pour les fautes commises, il se remet encore, lui et les
» siens, entre les bras du Père des miséricordes.

» (TOURNIER, pasteur.) »

La vraie religion et une bonne éducation sont la meilleure dot que des parents puissent donner à leurs filles ; dot qui passera aussi à leurs petits-enfants, et qui deviendra un bien durable dans la famille. Si l'esprit irrégulier, au contraire, s'empare des femmes, c'est une triste et malheureuse perspective pour l'éducation des générations futures.

Tandis que nous signalons l'influence de la parole divine sur l'éducation religieuse de la jeunesse, nous ne négligerons pas de dire un mot de ces admirables écoles du dimanche, qui existent depuis longtemps en Amérique, en Angleterre, en France, à Genève, à Lausanne, à Neuchâtel, à Neuveville, etc. Je saisis aussi cette occasion de rendre hommage à ces sociétés de jeunes gens, qui depuis quelques années se sont formées dans les mêmes pays, dans le but de favoriser le développement de la piété et de l'activité chrétienne parmi les personnes de cet âge. Ces associations ont déjà obtenu de très-beaux résultats, et leur nombre toujours croissant fait présager qu'elles s'étendront comme un immense réseau sur les deux hémisphères.

